

MARI ENTRE L'EST ET L'OUEST : POLITIQUE, CULTURE, RELIGION*

Dominique CHARPIN

Traditionnellement, Mari est décrite comme l'endroit où les influences de l'Est et de l'Ouest du Proche-Orient interfèrent. Cette situation est reflétée, de nos jours, par l'emplacement des ruines de la ville : Tell Hariri se trouve en effet en territoire syrien, mais seulement à quelques kilomètres de la frontière avec l'Iraq. Cet état de fait résulte du découpage de l'empire ottoman après la première guerre mondiale et l'on connaît le caractère souvent artificiel des frontières qui furent alors définies. Du point de vue linguistique, l'arabe parlé aujourd'hui dans la vallée de l'Euphrate entre Dēr ez-Zor et Abu Kemal est plus proche de l'arabe iraquien que de celui de la côte syrienne.

Si l'importance de la géographie pour une telle question est indéniable, il faut cependant se garder de tomber dans un déterminisme simpliste : le problème de cette situation charnière ne se pose pas en effet dans les mêmes termes selon les périodes. On ne traitera pas ici du troisième millénaire, où la question pourrait être résumée en « Mari entre Kiš et Ebla ». On se limitera donc au début du second millénaire, qu'on peut appeler l'âge amorrite. De cette période, Mari ne documente en réalité de façon détaillée que moins d'un demi siècle, entre ca. 1810 et 1760 av. J.-C. Quoique les archives du palais de Mari aient été découvertes depuis plus de cinquante ans, en dépit des efforts de trois générations d'épigraphistes, à commencer par G. Dossin dont je veux ici saluer la mémoire, nous sommes encore loin de leur publication complète¹. Néanmoins, de nombreux textes relatifs au problème ici traité ont été récemment publiés ou doivent l'être prochainement et c'est sur eux que je m'appuierai essentiellement, ne prétendant naturellement pas épuiser la question en quelques pages². Ces sources se répartissent essentiellement entre les textes administratifs et les lettres, qui ont l'avantage d'offrir des informations largement complémentaires. Les documents administratifs suivent des formulaires très stéréotypés ; ils sont souvent fort laconiques. Ils ont l'avantage d'une grande précision, étant datés du jour, du mois et de l'année. Nous avons la chance que les problèmes chronologiques sont aujourd'hui presque complètement résolus³, de sorte que les documents administratifs nous fournissent une trame événementielle sûre et détaillée. Les lettres sont, à première lecture, plus attrayantes grâce aux nombreuses anecdotes qui y sont citées. Elles ont été écrites depuis des endroits fort éloignés comme Haşor, Qaṭna ou Alep à l'ouest, Babylone, Eşnunna ou Larsa à l'est. Malheureusement, les scribes ne dataient pas les lettres⁴ ; leur

* On trouvera ici le texte, remanié et augmenté de notes, d'une conférence faite le 25 mars 1992 aux Musées royaux d'Art et d'Histoire de Bruxelles, dans le cadre de la Fondation Assyriologique Georges Dossin.

¹ Le dernier pointage effectué (B. Lafont) donne ca. 7300 textes publiés, dont environ les deux tiers de textes économiques. En revanche, les lettres forment la grande majorité des textes encore inédits.

² En particulier, la question des rapports entre Mari et la Bible ne sera pas ici traitée. On renverra à A. Lemaire, « Mari, la Bible et le monde nord-ouest sémitique », *M.A.R.I.* 4, 1985, p. 549-558 et A. Malamat, *Mari and the Early Israelite Experience*, The Schweich Lectures 1984, Oxford 1989.

³ Voir en dernier lieu P. Villard, « La place des années de "Kahat" et d'"Adad d'Alep" dans la chronologie du règne de Zimri-Lim », à paraître dans *M.A.R.I.* 7.

⁴ Il existe des exceptions, mais en ce cas seuls sont indiqués le jour et le mois, jamais l'année.

datation est seulement possible par déduction. De gros progrès ont été réalisés dans ce domaine ces dernières années, ce qui permet une exploitation plus poussée de la documentation publiée antérieurement.

Nous examinerons successivement la situation de Mari sur la scène politique internationale, diverses facettes de sa culture et enfin quelques aspects de sa vie religieuse.

I) POLITIQUE

Bien entendu, toute l'histoire de la période ne saurait être ici passée en revue et nous nous limiterons à quelques épisodes particulièrement significatifs.

a) Définitions

A l'est, le principal voisin de Mari n'était pas, comme on pourrait le croire, Babylone, mais Ešnunna. Certes, c'est Hammu-rabi de Babylone qui détruisit le palais et la ville de Mari⁵, mais ce fut le résultat d'un très récent accroissement de sa puissance, consécutif à sa conquête du royaume de Larsa en 1763. Quelques années auparavant, le royaume le plus puissant de la région était Ešnunna⁶. Cet état de chose est resté pendant longtemps méconnu, en partie du fait que les fouilles américaines de tell Asmar n'ont pas découvert les archives d'Ešnunna contemporaines de celles de Mari⁷. Cependant, plus la recherche progresse, plus cette importance politique d'Ešnunna est mise en relief.

A l'ouest de Mari, la Syrie comptait alors deux principaux royaumes : Alep et Qatna. Alep, capitale de l'État du Yamhad, pose à l'historien le problème des métropoles ayant continué de vivre jusqu'à nos jours : les ruines du second millénaire avant notre ère sont inaccessibles. Les sources classiques tardives montrent que le temple du dieu de l'orage se trouvait sur l'acropole⁸ : si l'on voulait retrouver le temple d'Adad d'Alep du début du second millénaire, il faudrait donc fouiller la citadelle. Mais les constructions musulmanes qui font aujourd'hui la réputation de la cité s'y opposent, sans parler du théâtre en béton qu'on y a construit il y a quelques années. En outre, il n'est pas du tout certain que le palais des rois d'Alep ait été lui aussi situé sur l'acropole. Pour Qatna, l'actuelle Mishrife, près de Homs, la situation est meilleure. Des fouilles ont été menées sur le site par le Comte du Mesnil du Buisson, dans des conditions guère favorables⁹. Le village qui recouvrait les ruines a été déplacé il y a quelques années et des fouilles sont désormais entreprises par la Direction Générale des Antiquités et des Musées de Syrie.

On voit donc que la documentation est déséquilibrée : nous ne disposons pas en effet pour l'Ouest de textes contemporains¹⁰ de ceux de Mari¹¹ comme il en existe pour l'Est.

⁵Voir récemment J.-M. Durand, « Espionnage et guerre froide : la fin de Mari », dans *Florilegium marianum, Mémoires de NABU* 1, Paris 1992, p. 39-52.

⁶La puissance de l'Elam, considérable, était néanmoins celle d'un royaume beaucoup plus lointain, et dont les interventions – parfois jusqu'à Qatna! – étaient malgré tout épisodiques. Voir D. Charpin et J.-M. Durand, « La suzeraineté de l'empereur (Sukkalmah) d'Elam sur la Mésopotamie et le 'nationalisme' amorrite », dans *Mésopotamie et Elam. Actes de la XXXVI^e Rencontre Assyriologique Internationale, Gand, 10-14 juillet 1989*, Mesopotamian History and Environment, Occasional Publications, vol. I, Gent 1991, p. 59-66.

⁷La correspondance royale qui a été retrouvée est beaucoup plus ancienne, et d'ailleurs fort intéressante pour cette raison, essentiellement du point de vue linguistique ; elle est toutefois peu abondante (une cinquantaine de lettres, publiées par R. M. Whiting, *Old Babylonian Letters from Tell Asmar*, Assyriological Studies 22, Chicago 1987).

⁸Lorsque l'empereur Julien se rendit à Alep, il monta au temple de Zeus sur la citadelle : le sacrifice qu'il offrit fut un bœuf, seul digne du dieu de l'Orage. Bel exemple de « longue durée »...

⁹Rappelons toutefois la découverte des inventaires des trésors de la déesse Bêlet-ekallim et du « dieu du roi », publiés par J. Bottéro (« Les inventaires de Qatna », *RA* 43, 1949, p. 1-40 et 137-215). La datation de ces textes n'est pas aisée ; leur éditeur les a attribués au début de l'époque médio-babylonienne.

¹⁰Il en existe de légèrement postérieurs, comme ceux d'Ebla (cf. J.-R. Kupper, « Une tablette paléo-babylonienne de Mardikh III », *SEB* 2, 1980, p. 49-51 & fig. 13) ou d'Alalah, sans parler de ceux de Qatna cités plus haut.

b) *Yahdun-Lim*

La séquence des événements de ce règne est encore largement inconnue. Pendant longtemps, la seule donnée disponible était fournie par la brique de fondation du temple de Šamaš, qui mentionne Šûmû-epuh comme allié des rebelles à Yahdun-Lim¹². En fait, la réalité a été plus compliquée : Mari balançait alors entre une alliance avec Alep et une alliance avec Ešnunna. Dans un premier temps, ce furent les bonnes relations avec Alep qui l'emportèrent. En témoigne une prophétie ultérieure dans laquelle le dieu Adad d'Alep rappelle : « J'avais donné tout le pays à Yahdun-Lim et il n'a pas eu de rival au combat¹³ ». On sait également que Yahdun-Lim eut comme épouse une princesse alépine¹⁴. Par la suite, Yahdun-Lim conclut une alliance avec le roi d'Ešnunna, comme nous en informe une lettre postérieure adressée par Ibâl-pî-El d'Ešnunna à Zimri-Lim :

« Et de même que ton père Yahdun-Lim a saisi la frange de la Maison de Tišpak et qu'il est devenu fort, et a agrandi son pays, [...] que tu es mon fils, tu ne cesseras de me rechercher et tu saisisras ma frange : je te donnerai pleine satisfaction, j'étendrai tes côtés, je restaurerai la ville de Mari à ses anciennes dimensions et j'affermirai tes fondements¹⁵ ».

Nous savons aussi que Yahdun-Lim racheta la ville de Puzurrân au roi d'Ešnunna, ce qui montre que le royaume de ce dernier s'étendait alors le long de l'Euphrate jusqu'à une dizaine de kilomètres en aval de Mari¹⁶.

Vue d'Alep, cette alliance de Yahdun-Lim avec le roi d'Ešnunna apparut comme une trahison, comme le montre la suite de la prophétie citée plus haut. Le dieu Adad y déclare :

« Il (i.e. Yahdun-Lim) a abandonné mon parti et le pays que je lui avais donné, je l'ai donné à Samsî-Addu ».

c) *Samsî-Addu*

Sous Samsî-Addu, l'un des éléments essentiels de la géopolitique du moment fut l'alliance entre le royaume de Haute-Mésopotamie et celui de Qaṭna. Le roi de Qaṭna, Išhi-Addu, se heurta à une rébellion de ses voisins méridionaux¹⁷. A sa demande d'assistance militaire, Samsî-Addu répondit qu'il se faisait fort de lui envoyer une troupe de 20.000 hommes. Les itinéraires qu'ils devraient suivre à travers le désert syrien est décrit longuement dans une lettre qu'il adressa à Yasmah-Addu¹⁸, mais, comme souvent, nous ignorons ce qui se passa réellement. La suite de la campagne est connue par une série de lettres envoyées par des généraux à Yasmah-Addu, qui en définitive ne prit pas personnellement part à cette campagne. De cette façon, la région de Syrie moyenne se trouve pour la première fois

¹¹J'entends ici par Mari le royaume de Mari, car il faudrait mentionner les textes récemment découverts à Terqa (cf. O. Rouault, *NABU* 1990/40) ou à Tuttul (cf. M. Krebernik, « Die Textfunde aus Tall Bi'a », *MDOG* 122, 1990, p. 67-87 [à compléter par la note de J.-M. Durand dans *NABU* 1991/114] ; « Schriftfunde aus Tall Bi'a 1990 », *MDOG* 123, 1991, p. 41-70 [cf. la note de J.-M. Durand dans *NABU* 1992/35]).

¹²G. Dossin, « L'inscription de fondation de Iaḥdun-Lim roi de Mari », *Syria* 32, 1955, p. 1-28 ; le texte est maintenant réédité par D. Frayne dans *RIME* 4.

¹³A.1968, publiée par J.-M. Durand, « Le mythologème du combat entre le dieu de l'Orage et la Mer en Mésopotamie », à paraître dans *M.A.R.I.* 7.

¹⁴Voir J.-M. Durand, *M.A.R.I.* 6, 1990, p. 293 (A.4471 : 20).

¹⁵Voir D. Charpin, « Un traité entre Zimri-Lim de Mari et Ibâl-pî-El II d'Ešnunna », dans D. Charpin et F. Joannès (éd.), *Marchands, diplomates et empereurs. Etudes sur la civilisation mésopotamienne en l'honneur de Paul Garelli*, 1991, p. 139-166, en particulier p. 156 (A.1289+ iii : 32-37) [ci-dessous cité comme *Mélanges P. Garelli*].

¹⁶Voir D. Charpin, « Les champions, la meule et le fleuve, ou le rachat du terroir de Puzurrân au roi d'Ešnunna par le roi de Mari Yahdun-Lim », dans J.-M. Durand (éd.), *Florilegium marianum, Mémoires de NABU* 1, 1992, p. 29-38.

¹⁷La majorité des textes est encore inédite. Leur publication, qui a été annoncée comme à paraître dans *M.A.R.I.* 6, a été reportée à un futur volume de la série des *ARM* (*Archives épistolaires de Mari* III).

¹⁸*M.A.R.I.* 5 p. 159-167.

documentée, alors que jusqu'à présent nos références ne remontaient qu'à l'époque d'El Amarna : les plus anciennes attestations des villes de Qadeš¹⁹ ou Ruhizzi²⁰, des Cananéens²¹ ainsi que du pays d'Upe²² remontent désormais de plus de quatre siècles.

A la même époque avait lieu, à l'est, dans l'actuel Kurdistan, une campagne militaire tout aussi bien documentée qui culmina avec la prise de Qabrā²³, objet d'une campagne conjointe d'Ešnunna et d'Ekallātum, comme le montre une stèle du roi Daduša récemment découverte à tell Asmar et malheureusement toujours inédite²⁴. Les relations entre Ekallātum et Ešnunna s'altèrent avec l'avènement d'Ibâl-pî-El II et ce dernier participa à la chute du royaume de Haute-Mésopotamie.

d) Zimri-Lim

L'avènement de Zimri-Lim fut un moment-clé : on voit très bien que Mari se trouva en quelque sorte écartelée entre une alliance occidentale et une alliance orientale. A l'ouest, le trône d'Alep était alors occupé par Yarîm-Lim. On ne sait exactement quelles relations unissaient alors Zimri-Lim au roi d'Alep, mais ce dernier aida puissamment Zimri-Lim à monter sur le trône de Mari laissé vacant par Yasmah-Addu. Un texte récemment publié montre qu'à ce moment là Zimri-Lim fut sollicité par le roi d'Ešnunna, qui lui offrit une alliance²⁵ :

« A présent, je viens de te faire porter un grand trône [...], insigne de la royauté : siège sur ce trône ! Que les rois tes voisins le voient et qu'ils constatent qu'Ešnunna est ton grand allié²⁶ ».

Trois messagers furent envoyés : les textes économiques permettent de situer leur mission le 19/x, le 1/xi et le 7/xi de l'an 1 de Zimri-Lim. Ce dernier envoya un messager à Alep demander à Yarîm-Lim ce qu'il devait faire. Par une chance extraordinaire, nous possédons une lettre de ce messager :

« Dis à mon seigneur : ainsi (parle) ton serviteur Yatar-Kabkab. Mon seigneur m'avait dit ceci à propos d'Ešnunna : « Lors de ton voyage vers le nord, quand tu te trouveras en présence de Yarîm-Lim, tu lui parleras ainsi à propos d'Ešnunna : "Ešnunna ne cesse de m'envoyer des messages en vue d'une alliance. Une première fois, il m'a envoyé un messager ; je l'ai renvoyé à la frontière-même. Il m'en a envoyé une seconde fois, et je l'ai renvoyé à la frontière-même. Et par la suite, un dignitaire est venu et je l'ai renvoyé à la frontière-même, en disant : "Comment, sans l'aveu de Yarîm-Lim, y aurait-il alliance avec Ešnunna?"' ».

¹⁹M.11070 : 4 (*qa-di-sa-aki*).

²⁰A.2675+ : 6, 8 (*ra-hi-šî-imki*) ; A.4628 ; M.7714+ ; M.7648. Voir déjà J.-M. Durand, *M.A.R.I.* 5 p. 219-220.

²¹A.3552 avait été publiée par G. Dossin, « Une mention de Cananéens dans une lettre de Mari », *Syria* 50, 1973, p. 277-282 ; J.-M. Durand a montré le contexte réel de cette lettre (*M.A.R.I.* 5 p. 219-220). Il existe plusieurs autres attestations dans les lettres du dossier encore inédites.

²²A.2675+ : *passim* (*ma-at a-pî-imki*) ; A.2003. Alors que W. T. Pitard avait montré, à juste titre, que le pays d'Apum mentionné dans les textes de Mari n'avait rien à avoir avec la région du même nom connue par les textes d'El Amarna (*Ancient Damascus. A Historical Study of the Syrian City-State from Earliest Times until its Fall to the Assyrians in 732 B.C.E.*, Winona Lake 1987, p. 39-48), il faut maintenant distinguer deux pays d'Apum : l'un ayant comme capitale Šubat-Enlil (cf. *M.A.R.I.* 5 p. 129-140), l'autre dans la région de l'actuelle Damas. On a donc affaire à un cas de plus de « toponymie en miroir » (pour ce phénomène, voir notamment *RA* 80, 1986, p. 157-158 ; *RA* 84, 1990, p. 94-95 ; J.-M. Durand, *Mémoires de NABU* 1, Paris 1992, p. 51 n. 64 ; M. Bonechi, *ibid.*, p. 9-22 ; J.-M. Durand, « Unité et diversités au Proche-Orient à l'époque amorrite », dans *La circulation des biens, des personnes et des idées dans le Proche-Orient ancien, Actes de la XXXVIII^e Rencontre Assyriologique Internationale*, Paris 1992, p. 97-128, en particulier p. 109-112).

²³Voir J. Eidem, « News from the Eastern Front : The Evidence from Tell Shemshāra », *Iraq* 47, 1985, p. 83-107 et tout récemment Id., *The Shemshāra Archives 2. The Administrative Texts*, Historik-filosofoske Skrifter 15, Copenhagen 1992.

²⁴Cette stèle a été décrite par B. Khalil Ismail, « Eine Siegesstelle des Königs Daduša von Ešnunna », dans W. Meid & H. Trenkwalder (éd.), *Im Bannkreis des Alten Orients. Studien zur Sprach- und Kulturgeschichte des Alten Orients und seines Ausstrahlungsraumes Karl Oberhuber zum 70. Geburtstag gewidmet*, Innsbrucker Beiträge zur Kulturwissenschaft 24, Innsbruck 1986, p. 105-108. Elle a reçu un numéro dans D. Frayne, *Old Babylonian Period (2003-1595 BC)*, *Royal Inscriptions of Mesopotamia, Early Periods* 4 p. 562, mais elle n'a malheureusement pas pu être incluse dans ce recueil.

²⁵Pour le détail de tout ce qui suit, (références, etc.) voir *Mélanges P. Garelli* p. 156 sq.

²⁶A.1289+ iii : 28-32, *Mélanges P. Garelli* p. 156.

Ces indications concordent tout à fait avec celles des textes économiques. La lettre reproduit ensuite la réaction de Yarîm-Lim, manifestement peu désireux de voir le roi d'Ešnunna chasser sur ce qu'il considère désormais comme ses terres :

« Est-ce que je ne suis pas meilleur pour lui (=Zimri-Lim) qu'Ešnunna? Ou bien n'ai-je pas des troupes équivalentes à (celles d')Ešnunna? Quant à cette ville dont son ennemi dit : "Cette ville est notre ennemi", moi, je vais venir avec mes troupes, et je rendrai cette ville à son pouvoir! »

Finalement, Zimri-Lim se rendit aux arguments de son puissant protecteur occidental. Quelques mois plus tard, son alliance avec le roi d'Alep fut renforcée, puisqu'il prit comme épouse une fille de Yarîm-Lim²⁷. J'ai choisi d'analyser cet épisode assez longuement car il me semble très révélateur de cette situation de Mari, à mi-chemin entre l'est et l'ouest, mais obligée de choisir son camp.

L'alliance de Zimri-Lim avec Alep le conduisit, quelques années plus tard, à faire un grand voyage vers l'ouest, au cours duquel il se rendit jusqu'à Ugarit²⁸. Malheureusement, la fouille de ce site n'a jusqu'à présent guère rencontré de niveaux de cette période, recouverts qu'ils sont par les imposants vestiges du Bronze Récent.

Il semble que Zimri-Lim ne se soit jamais rendu en personne vers l'est : lorsqu'il conclut des alliances avec Ibâl-pî-El d'Ešnunna²⁹ ou Hammu-rabi de Babylone³⁰, ce fut toujours à distance par le moyens d'envoyés.

II) CULTURE

Quelle était la situation de Mari par rapport à l'Est et à l'Ouest d'un point de vue culturel? Pour esquisser une réponse à cette question, nous analyserons successivement ce qui concerne les institutions, l'écriture et les mariages dynastiques.

a) Les institutions

Ici aussi, il n'est pas question d'être complet³¹ : nous nous limiterons à examiner la façon dont la justice était rendue, ainsi que la façon dont les alliances étaient conclues.

1) L'*andurârum*

La justice était alors une prérogative royale essentielle, et pas seulement dans l'idéologie. A l'époque paléo-babylonienne, la tradition voulait qu'à l'avènement d'un souverain, les arriérés vis-à-vis de l'État ainsi que les dettes non commerciales entre particuliers fussent remis, selon un processus que les textes décrivent comme *andurârum* et qu'on peut traduire par « retour à la situation d'origine »³². D'autres mesures étaient prescrites par les édits royaux de « restauration » (*mîšarum*)³³. Pendant longtemps, ces mesures furent essentiellement connues par le fameux édit d'Ammi-šaduqa et les attestations les plus nombreuses se trouvaient dans les royaumes de Babylone et de Larsa. On possédait aussi quelques exemples dans les textes de Terqa et d'Alalah, au XVII^e siècle, qui pouvaient faire croire qu'en cette matière l'influence de la Babylonie s'exerça sur la Syrie après la destruction de Mari par

²⁷Voir en dernier lieu P. Villard, *loc. cit.*, M.A.R.I. 7.

²⁸Voir P. Villard, « Un roi de Mari à Ugarit », *UF* 18, 1986, p. 387-412.

²⁹Voir mon étude des *Mélanges P. Garelli*, p. 163-164.

³⁰*ARMT* XXVI 449, 468 et 469.

³¹Il faudrait en particulier évoquer la question des assemblées, pour laquelle on se contentera de renvoyer à J.-M. Durand, « L'assemblée en Syrie à l'époque pré-amorite », *Miscellanea Eblaitica* 2, 1989, p. 27-44.

³²Voir mon article sur « Les décrets royaux à l'époque paléo-babylonienne, à propos d'un ouvrage récent », *AfO* 34, 1987, p. 36-44.

³³Voir en général mon article sur « Les édits de "restauration" des rois babyloniens et leur application », dans Cl. Nicolet (éd.), *Du pouvoir dans l'antiquité : mots et réalité*, Hautes Etudes gréco-romaines, Genève-Paris 1990, p. 13-24.

Hammu-rabi. On sait maintenant qu'il n'en est rien³⁴. On possède en effet des exemples d'*andurârum* à Mari sous Yahdun-Lim. De même, à Alep, lorsque mourut Yarîm-Lim, son fils Hammu-rabi à peine monté sur le trône décréta une *andurârum*. Il s'agit donc bien d'une institution répandue à travers tout le Proche-Orient de l'époque, et non d'un trait spécifiquement mésopotamien.

Ce souci de la justice était profondément ancré dans la religion. Une des plus belles lettres de Mari, écrite par Nûr-Sîn, en est l'illustration. Ce fonctionnaire de Zimri-Lim, en poste à Alahtum – vraisemblablement Alalah³⁵ – rapporte les revendications territoriales du dieu Adad de Kallassu. Il ajoute qu'en revanche, le dieu Adad d'Alep ne réclame rien d'autre à Zimri-Lim que la justice :

« Ecoute cette seule parole de moi : Lorsque quelqu'un qui aura un procès en appellera à toi en te disant : "On m'a fait du tort", tiens-toi debout et rends-lui jugement ; réponds-lui droitement. Voilà ce que je désire de toi³⁶. »

Ou encore, dans une autre lettre déjà publiée :

« Ne suis-je pas Addu, le seigneur d'Alep, qui t'ai élevé dans mon sein et qui t'ai fait revenir sur le trône de la maison de ton père ? Je ne te réclame rien. Lorsqu'un plaignant ou une plaignante feront appel à toi, tiens séance et rends-leur justice : c'est cela que je te demande³⁷. »

De tels accents ne peuvent manquer de faire songer à la Bible.

2) Les alliances

Pendant longtemps, on a considéré qu'il existait deux façons de conclure une alliance. Dans la première, chacune des parties pratiquait le geste symbolique du *lipit napištim* (lit. « toucher de la gorge »), symbolisant par là-même l'engagement de sa vie dans l'accord conclu. Cette façon de conclure une alliance était considérée comme caractéristique de l'Est. A l'ouest, en revanche, l'alliance s'accompagnait de l'immolation rituelle d'un ânon (*hayaram qaṭâlum*). On considérait que le caractère manifestement amorrite de l'expression *hayaram qaṭâlum* en faisait une réalité amorrite³⁸ – ce qui voulait dire limitée à l'ouest. En réalité, ces deux conduites, qui sont effectivement exclusives l'une de l'autre, ne s'opposent pas de la façon qu'on a cru. La première était réservée à la conclusion d'alliances à distance, alors que la seconde supposait que les deux parties soient réunies³⁹. Voilà donc un cas de plus où l'on a voulu à tort opposer Est et Ouest.

b) Écriture et langues

Mari offre un exemple très privilégié, en ce qu'elle nous permet d'assister quasiment « en direct » à une réforme de l'écriture qui fut décidée sous le roi Yahdun-Lim. Nous possédons en effet deux documents duplicats, l'un écrit selon les anciennes normes (écriture improprement appelée « Šakkanakku »), l'autre selon le nouveau système. Or il ne s'agit pas de textes « littéraires », mais de documents administratifs : le scribe a donc écrit le second document pour des raisons pratiques, afin de mettre à jour ses données en fonction des nouvelles normes. Les différences entre les deux systèmes ont été décrites par J.-M. Durand⁴⁰ ; elles concernent à la fois la forme de la tablette, la forme des signes, le syllabaire et la langue elle-même.

³⁴Pour le détail de ce qui suit, voir mon étude sur « L'*andurârum* à Mari », *M.A.R.I.* 6, 1990, p. 253-270.

³⁵Pour cette identification, cf. J.-M. Durand, *ARMT XXVI/3* (à paraître).

³⁶A.1968, qui sera publiée par J.-M. Durand dans *M.A.R.I.* 7.

³⁷A.1121+, publiée par B. Lafont, *RA* 78, 1984, p. 10.

³⁸Ainsi W. G. Lambert, dans *La civilisation de Mari*, Liège 1967 p. 30.

³⁹Voir mon étude « Une alliance contre l'Elam et le rituel du *lipit napištim* », dans F. Vallat (éd.), *Contribution à l'histoire de l'Iran. Mélanges offerts à Jean Perrot*, Paris 1990, p. 109-118.

⁴⁰Voir ses études sur « La situation historique des Šakkanakku : nouvelle approche », *M.A.R.I.* 4 p. 147-172, en particulier p. 161 sq. et « Unité et diversités au Proche-Orient à l'époque amorrite », dans D. Charpin et F. Joannès (éd.), *La circulation des biens, des personnes et des idées dans le Proche-Orient ancien, Actes de la XXXVIII^e Rencontre Assyriologique Internationale*, Paris 1992, p. 97-128, en particulier p. 121-123.

Cette réforme a été qualifiée de « babylonisation », mais ce terme ne doit pas prêter à confusion : il ne s'agit nullement d'indiquer une influence culturelle de Babylone. A l'époque, celle-ci n'est qu'un petit royaume sans grande importance. En réalité, cette réforme a été très clairement effectuée sous l'influence d'Ešnunna. Certains éléments du syllabaire le prouvent, comme l'usage commun à Ešnunna et à Mari du signe QA (et non GA = qá) pour noter le son /qa/. Certains idéogrammes sont également communs à Ešnunna et Mari et différents des autres traditions ; ainsi en est-il des rangs militaires comme gal mar-tu (au lieu de ugula mar-tu) ou gal-ku₅ (au lieu de PA.PA, à lire ugula-gidru). Du point de vue de la langue, les ressemblances dialectales sont également frappantes⁴¹. Enfin, la paléographie est tout-à-fait semblable dans les textes de Mari de l'époque de Yahdun-Lim et ceux du royaume d'Ešnunna contemporains⁴². Etant donné ce qu'on a vu plus haut de la situation politique, une telle influence culturelle d'Ešnunna sur Mari à cette époque n'a rien d'étonnant. Elle ne se limita d'ailleurs pas au Moyen-Euphrate : c'est aussi à cette époque qu'Ešnunna étendit sa domination politique sur le « triangle du Habur ». L'homogénéité de la culture écrite que l'on constate par la suite, sous Samsî-Addu et Zimri-Lim, remonte certainement à cette époque⁴³. Comment celle-ci fut-elle transmise plus à l'ouest, c'est ce qu'il est encore impossible de dire. Les lettres d'Abî-Samar à Yahdun-Lim⁴⁴ montrent que cette « babylonisation » avait déjà atteint la région entre Habur et Euphrate lorsque Samsî-Addu commença à y devenir menaçant. Il est vraisemblable que la « babylonisation » de l'écriture opérée à Mari sous Yahdun-Lim s'étendit jusqu'à Tuttul⁴⁵. Mais nous ignorons encore ce qu'il en était alors d'Alep ou de Qaṭna.

Le degré de « babylonisation » de la culture écrite ne doit cependant pas être surestimé. Lorsque Yasmah-Addu demanda à son père un scribe capable de lire le sumérien, Samsî-Addu lui répondit qu'il n'en existait que trois dans tout son royaume et qu'aucun n'était disponible pour se rendre à Mari⁴⁶.

c) Les mariages

Les mariages diplomatiques étaient une caractéristique de la vie politique internationale d'alors qui n'était pas sans conséquences sur le plan culturel.

On sait que Samsî-Addu arrangea un mariage entre son plus jeune fils, Yasmah-Addu, et une fille de son allié, le roi de Qaṭna Išhi-Addu. Yasmah-Addu ne se rendit pas en personne à Qaṭna pour conclure ce mariage. Il y envoya une ambassade et attendit sa nouvelle épouse, Bêltum, à l'endroit où la piste de Qaṭna aboutissait à la vallée de l'Euphrate⁴⁷. Cette Bêltum était manifestement encore très jeune au moment de son mariage et l'on sait que Yasmah-Addu eut du mal à admettre qu'il devait lui faire une place dans son palais⁴⁸. On connaît l'anecdote qui survint quelque temps plus tard (ARMT XXVI 298). Alors que Yasmah-Addu était absent, sa jeune épouse décida, à l'heure de la sieste, d'aller danser dans une cour du palais ; elle attrapa une insolation. Ušur-awassu, responsable du palais en l'absence du roi, écrivit à celui-ci une lettre embarrassée où il désigna comme coupable la nourrice de Bêltum, qui l'avait

⁴¹On notera qu'à Ešnunna comme à Mari, la contraction de i+a en ê est de règle. On ajoutera aux mots communs à Mari et Ešnunna (pour lesquels voir RA 82, 1988, p. 186) le terme *simtum*, qui désigne la marque des animaux d'un troupeau (cf. pour Mari J.-M. Durand, M.A.R.I. 3 p. 267-268 ; pour Ešnunna, la lettre de Harmal IM 51503, Sumer 14 p. 12 n°1 [voir à ce sujet mon compte rendu du CAD S à paraître dans AfO]. On observera en revanche que les mesures de capacité d'Ešnunna ne sont pas les mêmes qu'à Mari (le gur y vaut 300 qa et l'a-gâr n'y est pas connu).

⁴²Voir mes remarques dans RA 82, 1988, p. 186.

⁴³Il ne faut donc pas la porter au crédit de Samsî-Addu : le royaume de Haute-Mésopotamie doit beaucoup à l'expérience antérieure d'Ešnunna, dont il a sur plus d'un plan prolongé et approfondi l'action.

⁴⁴ARMI 1 et 2.

⁴⁵Les fouilles de Tuttul ont livré des documents immédiatement antérieurs à cette réforme de l'écriture (tablettes dites « Šakkanakku »), mais rien qui date de Yahdun-Lim ; cf. J.-M. Durand, NABU 1991/114.

⁴⁶Voir D. Charpin, « Les malheurs d'un scribe, ou de l'inutilité du sumérien loin de Nippur », *Compte rendu de la XXXIII^e Rencontre Assyriologique Internationale*, Philadelphie (sous presse).

⁴⁷Voir en dernier lieu J.-M. Durand, « Documents pour l'Histoire du Royaume de Haute-Mésopotamie II », M.A.R.I. 6, 1990, p. 271-302, en particulier p. 276-301.

⁴⁸J.-M. Durand, M.A.R.I. 6, 1990, p. 293.

suivie depuis Qatna comme il était alors de coutume. Il reprochait à cette femme de ne pas être au courant des usages du palais de Mari, indice qu'on sentait bien que la vie n'y était pas similaire à celle du palais de Qatna⁴⁹.

Il est maintenant bien établi qu'en Syrie, dès cette époque, la reine conservait son statut au delà de la mort de son époux⁵⁰. Alep en fournit un bon exemple : après la mort de Yarim-Lim, survenue la onzième année du règne de Zimri-Lim (ZL 9'), le jeune roi Hammu-rabi eut à compter avec les décisions de sa mère, la reine Gašera⁵¹.

On doit enfin souligner la pratique de la polygamie. Les rois de l'époque n'avaient qu'une épouse principale, mais ils avaient aussi des épouses secondaires et des concubines (généralement désignées comme « chanteuses »). Nous possédons de nombreux détails sur la vie dans le harem du palais de Mari, grâce aux lettres et aux listes de rations, qui nous permettent de reconstituer toute la hiérarchie existant entre ces femmes⁵². Il arrivait que l'épouse principale change. C'est très clair dans le cas de Zimri-Lim : au début de son règne, son épouse principale était Dam-huraši et elle le resta même après que Zimri-Lim ait épousé Šibtu. Ce n'est que par la suite que celle-ci devint reine, et nous ne savons toujours pas pourquoi elle fut ainsi « promue ». Peut-être est-ce parce qu'elle mit au monde un fils, alors que jusqu'à ce moment Zimri-Lim n'avait eu que des filles.

La présence de reines d'origine étrangère pouvait avoir des conséquences sur la vie religieuse. Il semble qu'on en ait un témoignage à la fin du règne de Zimri-Lim. Lorsque la situation politique devint très tendue, Šibtu eut recours à des pratiques manifestement originaires d'Alep comme la divination par la boisson⁵³ ou le don d'offrandes à la lance de la déesse Eštar de Tubâ, originaire comme elle du Yamhad⁵⁴.

III) RELIGION

C'est généralement dans le domaine de la religion que l'on considère l'appartenance de Mari au monde occidental comme la plus étroite. Il est vrai que le culte des bétyles, par exemple, semble avant tout une réalité syro-palestinienne. En revanche, le prophétisme ne peut plus être considéré comme un phénomène occidental. La figure d'Adad d'Alep nous permettra de terminer en montrant un exemple de legs de la civilisation amorrite à la culture babylonienne postérieure.

a) Le culte des bétyles

Les bétyles sont surtout attestés par l'archéologie de la Palestine au premier millénaire. L'étonnement d'A. Parrot fut donc grand lorsque, fouillant le temple de « Nini-zaza » du troisième

⁴⁹Pourtant, la différence ne devait pas être si importante entre les palais de Mari et de Qatna qu'entre ceux de Mari et d'Alep. Lorsque le roi d'Alep donna sa fille Šibtu en mariage à Zimri-Lim, il eut en effet cette remarque : « J'ai souvent entendu dire que les dieux sont puissants dans le palais (de Mari) » (ARMT XXVI 13 : 7-9). On sait en effet qu'il existait dans le palais de Mari plusieurs chapelles, dont celle d'Eštar et de Bêlet-ekallim (voir J.-M. Durand, « L'organisation de l'espace dans le palais de Mari », dans Ed. Lévy (éd.), *Le système palatial en Orient, en Grèce et à Rome*, Strasbourg 1985, p. 39-110). La situation ne devait pas être analogue à Alep, pour qu'une telle remarque soit faite. On notera en revanche qu'une telle différence n'existait sans doute pas entre Mari et Qatna, puisque le palais de Qatna comportait lui aussi une chapelle de Bêlet-ekallim (le pseudo « temple de Ningal » du fouilleur, qui a perpétuellement fait la confusion entre é^dnin-gal et é^dnin-é-gal).

⁵⁰Voir J.-M. Durand, *M.A.R.I.* 3 p. 164 n. 20. Cette situation, constatée à Ugarit au Bronze récent (cf. H. van Soldt, « The Queens of Ugarit », *JEOL* 29, 1985-86, p. 68-73), ne doit donc plus être interprétée comme due à une influence des coutumes hittites. Sur ce point comme sur d'autres, il faut désormais plutôt se demander si ce ne sont pas les usages syriens qui ont été empruntés par les Hittites.

⁵¹Voir en particulier le dossier d'Alahtum, qui doit être publié par J.-M. Durand dans *ARMT XXVI/3*.

⁵²Voir J.-M. Durand, « Les dames du palais de Mari à l'époque du royaume de Haute Mésopotamie », *M.A.R.I.* 4, 1985, p. 385-436.

⁵³Voir *ARMT XXVI/1* p. 393 n. 86.

⁵⁴A. Catagnoti, « Le royaume de Tubâ et ses cultes », dans *Florilegium marianum, Mémoires de NABU* 1, Paris 1992, p. 23-28 et *NABU* 1992/61.

millénaire, il y découvrit un bétyle⁵⁵ : le fait apparut alors comme quelque chose d'unique. Les textes d'Ebla, ceux de Mari d'époque amorrite, de même que ceux d'Emar ou Mumbaqa plus récents de quelques siècles, montrent qu'il s'agit aussi d'une réalité syrienne du troisième et du second millénaire⁵⁶. Le terme qui sert à désigner la stèle, connu par l'ougaritique sous la forme SKN, est désormais attesté en akkadien sous la forme *sikkanum*. On allait alors les découper dans la vallée de l'Euphrate en amont de Dēr ez-Zor, dans les coulées basaltiques de Halebiye. Des rapprochements spectaculaires peuvent être faits entre les données des textes de Mari que J.-M. Durand doit publier prochainement dans *ARMT XXVI/3* et ceux de la Bible.

b) Le prophétisme

Une des découvertes les plus sensationnelles dans les archives de Mari a été celle des textes prophétiques⁵⁷ ; G. Dossin en a publié un bon nombre⁵⁸ et récemment J.-M. Durand a publié dans *ARMT XXVI/1* ce qui était resté inédit. Pendant longtemps, on a estimé qu'il existait une division très tranchée dans la façon de pratiquer la divination : la Mésopotamie était considérée, au second millénaire, comme pratiquant exclusivement l'hépatoscopie, tandis qu'on jugeait la Syrie comme patrie de la divination inspirée (prophéties, rêves, visions). Une telle division doit aujourd'hui être remise en cause.

Tout d'abord, l'hépatoscopie n'est pas l'apanage de la Babylonie. Sa pratique est attestée à Alep, Qatna et même Haşor où des modèles de foies ont été découverts⁵⁹. On observera que Zimri-Lim, ayant besoin d'un *bârûm*, jeta son dévolu sur un sujet du roi d'Alep et non du roi de Babylone⁶⁰. Enfin, lorsque les troupes de Mari étaient en Babylonie pour combattre contre Larsa, les devins mariotes coopèrent avec leurs collègues de Babylone et, à l'occasion, notèrent les façons de faire différentes qu'ils voyaient pratiquées. Il est donc juste de conclure qu'il y avait alors plusieurs traditions hépatoscopiques : ce n'est qu'au premier millénaire que la seule qui ait survécu, celle de Babylone, devint la tradition par excellence⁶¹.

D'autre part, il apparaît que le prophétisme n'était nullement, à cette époque, un phénomène caractéristique de l'Ouest : il existe des prophètes à Babylone, où le dieu Marduk avait un « Répondant » (*âpilum*), ainsi que dans le royaume d'Eşnunna⁶².

Enfin, les Anciens ne ressentaient pas comme nous-mêmes la divination inspirée et la divination déductive comme opposées, mais comme complémentaires : à Alep, le discours prophétique n'est souvent qu'un commentaire d'une consultation hépatoscopique⁶³. Inversement, les dires d'un prophète

⁵⁵*Syria* 21, 1954, p. 156-157.

⁵⁶Voir J.-M. Durand., « Le culte des bétyles en Syrie », dans J.-M. Durand et J.-R. Kupper (éd.), *Miscellanea Babylonica. Mélanges offerts à Maurice Birot*, Paris 1985, p. 79-84 ; *idem*, *NABU* 1988/8 ; et le chapitre d'*ARMT XXVI/3* consacré à ce sujet (à paraître). Voir également M. Dietrich, O. Loretz et Walter Mayer, « Sikkanum "Betyl" », *UF* 21, 1989, p. 133-139.

⁵⁷Curieusement, cette découverte ne fait pas partie des premières qui aient été annoncées dans les articles pionniers d'avant la guerre. Il a fallu attendre l'article de A. Lods [et G. Dossin], « Une tablette inédite de Mari, intéressante pour l'histoire ancienne du prophétisme sémitique », *Studies in Old Testament Prophecy presented to Prof. Th. H. Robinson*, Edinburgh 1950, p. 103-110, et surtout la communication de G. Dossin à la Rencontre Assyriologique de Strasbourg en 1965, soit l'année suivant le trentième anniversaire de la découverte de Mari.

⁵⁸G. Dossin, « Sur le prophétisme à Mari », dans *La divination en Mésopotamie ancienne et dans les régions voisines*, CRRAI 14, Paris 1966, p. 77-86 ; et par la suite *ARM X*.

⁵⁹B. Landsberger et H. Tadmor, « Fragments of Clay Liver Models from Hazor », *IEJ* 14, 1964, p. 201-218 ; pour une bibliographie des textes paléo-babyloniens découverts en Palestine, cf. M. Anbar et N. Na'aman, « An Account Tablet of Sheep from Ancient Hebron », *Tel Aviv* 13/14, 1986-87, p. 3-12.

⁶⁰*ARMT XXVI/1* p. 252-253.

⁶¹Voir sur ce point les considérations de J.-M. Durand, *ARMT XXVI/1* p. 43.

⁶²Voir mon étude sur « Le contexte historique et géographiques des prophéties dans les textes retrouvés à Mari », *Bulletin of the Canadian Society of Mesopotamian Studies* 23, 1992, p. 21-31, en particulier p. 28-30.

⁶³Comme l'a bien vu M. Anbar, *RA* 76 p. 45 n. 9.

peuvent faire l'objet d'une vérification hépatoscopique. On ne manquera pas d'être frappé par l'injonction du dieu Adad lui-même⁶⁴ :

« Lorsque tu partiras en campagne, ne sors point sans avoir pris d'oracle. Lorsque moi, dans un oracle de moi, j'aurai été favorable, tu sortiras en campagne. S'il n'en est pas ainsi, tu ne franchiras pas la porte. »

Le vocabulaire employé est très clair : ce qui est recommandé à Zimri-Lim, c'est la pratique de l'hépatoscopie. Le dieu envoie donc un prophète recommander au roi d'avoir recours à la divination déductive!

c) Le dieu Adad d'Alep

On terminera par quelques observations sur la figure du dieu de l'Orage occidental, en particulier sous la forme d'Adad d'Alep⁶⁵.

La lettre de Nûr-Sîn déjà citée contient aussi cette indication :

« Je t'ai ramené sur le trône de ton père et les armes avec lesquelles je m'étais battu contre la Mer, je te les ai données. Je t'ai oint de l'huile de ma luminosité et nul ne s'est tenu face à toi. »

Deux remarques s'imposent. Tout d'abord, nous pouvons contrôler la réalité de cette affirmation. Nous possédons en effet une lettre du gouverneur de Terqa du début du règne de Zimri-Lim, avertissant le roi que les armes d'Adad sont arrivées chez lui et qu'il les dépose dans le temple de Dagan. Par ailleurs, on constate immédiatement l'importance de ce texte pour l'étude des relations entre le mythe ugaritique du combat entre le dieu de l'Orage Ba'al et le dieu de la Mer Yamm, d'une part, et le mythe babylonien du combat entre Marduk et Ti'amat d'autre part. La question des origines amorrites du combat entre Marduk et Ti'amat dans l'*Enuma eliš* a été très discutée. Il semble maintenant clair que les mythes ugaritique et babylonien ont un ancêtre commun, désormais attesté à Alep au XVIII^e siècle. Il est bien sûr impossible de dire si, à cette époque, ce mythe avait déjà fait l'objet d'une première rédaction.

CONCLUSION

De l'exposé qui précède, il ressort clairement que nos catégories habituelles doivent être revues : à l'époque paléo-babylonienne, il n'y a pas un centre – l'Iraq du sud – et une périphérie, mais une pluralité de centres, aussi bien sur le plan politique que culturel ou religieux. Il est évident qu'à l'époque amorrite l'unité du Proche-Orient était beaucoup plus importante qu'elle ne le fut par la suite⁶⁶ : si Mari géographiquement et politiquement se trouvait à la charnière entre l'est et l'ouest, il n'existait pas une telle division dans le domaine de la culture ou de la religion.

⁶⁴A.1968, à paraître dans *M.A.R.I.* 7.

⁶⁵Pour plus de détails sur tout ce qui suit, voir J.-M. Durand, « Le mythologème du combat entre le dieu de l'Orage et la Mer en Mésopotamie », à paraître dans *M.A.R.I.* 7.

⁶⁶Voir J.-M. Durand, « Unité et diversités au Proche-Orient à l'époque amorrite », dans D. Charpin et F. Joannès (éd.), *La circulation des biens, des personnes et des idées dans le Proche-Orient ancien, Actes de la XXXVIII^e Rencontre Assyriologique Internationale*, Paris 1992, p. 97-128.